

La patrie suisse

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 26

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225321>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

noux un carton à souliers auquel il ne manquait qu'une étiquette « fragile », tant il était l'objet de précautions spéciales.

— Encore trois stations et on y sera, disait la grosse commère.

— Ah, vous descendez aussi au Bouveron ? questionna la jeune fille.

— Mais oui, ma fille. Vous allez chez « l'homme », sans doute ?

— Oui, madame, mais c'est pas précisément pour moi, c'est pour ma grand'mère.

Le vieillard avait prêté l'oreille.

— Faites excuses ! Ces dames y vont aussi, je pense. Des fois, que vous pourriez peut-être me dire si vraiment « l'homme » est aussi savant qu'on le dit par chez nous ?

La grosse mère, d'une voix grave :

— S'il est savant ? Je vous crois qu'il l'est, sans quoi j'y retournerais pas pour la quatrième fois, cette année. En a-t-il déjà sauvé du monde, celui-là !

La jeune fille :

— Vraiment ? Alors, vous pensez, madame, que pour ma grand'mère...

— Qu'est-ce qu'elle a, votre grand'mère ?

— Elle a comme ça mal dans le dos, depuis une paire de jours. Alors, on a pensé que...

La grosse mère :

— C'est du rhumatisme qu'elle a. Lui, il verra ça du premier coup.

La jeune fille :

— Non, c'est pas du rhumatisme. En « s'en-coulant » l'autre jour, dans la grange, elle est tombée sur la herse dont les pointes lui sont entrés dans le dos.

— Evidemment, ça, c'est déjà plus sérieux, mais « l'homme » lui enlèvera ça sûrement.

— Mais, madame, faudra-t-il que je lui dise ce qui est arrivé à grand'mère ?

— C'est pas nécessaire, ma fille. Voyez-vous, cet homme devine tout. On ne peut rien lui cacher. Vous entrez. Il vous regarde. Vous lui donnez la bouteille. Il la secoue, va vers la fenêtre, regarde contre le jour, revient et vous dit comme ça, du coup, ce qu'elle a, votre grand'mère. Et il ne se trompe jamais. C'est merveilleux, ma fille, merveilleux !

La jeune fille est médusée.

Le vieillard :

— Excusez-moi encore, madame. Quand c'est pour quelqu'un d'autre qu'on vient, quelqu'un que cet homme ne connaît pas, qu'il n'a jamais vu, qu'il ne sait même pas s'il s'agit d'un jeune ou d'un vieux, d'un homme ou d'une femme, comment peut-il dire la maladie qu'on a, rien qu'en regardant la bouteille que j'ai là, dans ce carton ?

La grosse mère :

— Eh bien, c'est comme je vous le dis. C'est un don qu'il a, un don ! Seulement, il faut avoir la foi. Tout est là. Ainsi, la dernière fois que je suis venue le voir, c'était pour l'Emilie, ma belle-sœur. Elle mangeait plus, ne dormait plus que la moitié de la nuit et dépérissait que c'était une vraie pitié. Elle descendue de 93 kilos à 89 ! Un vrai squelette, que je vous dis. (*Gros soupir*). Les trois médecins qu'on a consultés — même un de la capitale — n'y ont rien vu ni rien compris. Alors, lui, « l'homme » a à peine regardé la bouteille et m'a dit : « C'est rien ! Je vais vous donner un paquet de ma tisane pour ce qu'elle a, votre belle-sœur. Dans un mois, même avant, elle sera de nouveau fraîche comme une rose. Mais dites à son mari qu'un gros poupon de plus dans la famille remettrait bien des choses en ordre. Bien entendu, je n'ai pas fait la commission à mon frère, vu que l'Emilie, ma belle-sœur donc, a eu justement un beau petit garçon, il y a six semaines, tout le portrait de son père. Evidemment, ça, « l'homme » ne pouvait pas le savoir, n'est-ce pas ?

Le vieillard :

— Alors, aujourd'hui, vous y allez pour qui ?

— Eh bien, c'est pour une voisine qui a les sangs tournés, parce que sa « chenoïlle » d'hom-

me est parti avec une effeuilleuse de la vallée d'Abondance.

Le vieillard :

— Dites-moi, madame. Entre nous, vous croyez vraiment que dans un cas comme celui-là, votre sorcier verra ça aussi, rien qu'en regardant la bouteille ?

— Et pourquoi pas. Je vous dis qu'il est merveilleux !

Le train s'arrête à la petite gare du Bouveron. Une trentaine de personnes, tous porteurs de petits paquets mystérieux, se dirigent vers la maison de « l'homme » qui sait tout, qui voit tout à travers le verre de toutes ces fioles, sur lesquelles reposent tant d'espoirs de guérison. Dans tout cela, un résultat au moins est certain : quelques cinquante paquets de tisane de moins dans la réserve et quelques beaux écus qui ont passés de diverses bourses dans une seule.

Frédry.

LA PATRIE SUISSE. — Uné fois encore, nos tireurs ont fait triompher les couleurs suisses à Grenade. Le *Patrie Suisse* du 1er juillet contient de nombreuses photographies des matchs et du retour des champions. Parmi les autres actualités, les inondations en Suisse orientale, le mariage du prince des Asturies, à Lausanne, les finales du championnat suisse de football, les courses de chevaux de Brugg l'épreuve de marche Lausanne-Echallens, la course d'automobile Reineck-Walzenhausen. Une page pittoresque évoque la Fête-Dieu dans le Valais, une autre les anciens hôtels de ville de Suisse. Enfin, une étude est consacrée à la belle œuvre du « Coin de Terre », qui mérite d'être connue de tous.

UNE BELLE AFFAIRE

HN événement heureux, mais incompréhensible, a traversé la calme existence de Tempest Harvey. Il ne se l'est jamais expliqué. Il ne se l'expliquera jamais. C'est le jovial mystère de sa vie. Voici les faits.

Harvey frise la soixantaine. Il est veuf, sans enfants. Il a amassé quelques petites rentes dans le commerce, à Brighton. Et il arrondissait ses revenus en louant sa maison toute meublée pendant la saison des bains de mer.

C'est une très vieille demeure de famille, assez bien conservée pour son âge. La légende veut qu'elle ait déjà abrité des réfugiés français au temps de l'émigration.

Tempest Harvey ne l'habite pas. Modeste en ses goûts, il se contente d'un petit pavillon au fond du jardin. De la sorte, il n'est point obligé de déménager pour céder la place à ses locataires d'été.

Un matin du dernier printemps, l'étranger qui semblait en promenade s'arrêta devant la façade, leva les yeux vers l'écriteau et tira la sonnette. Harvey ouvrit en personne.

L'inconnu dit en français :

— Cette maison est à louer ?

Heureusement, comme beaucoup d'habitants de Brighton, Harvey parlait français. Il répondit :

— Oui, monsieur.

— Puis-je la visiter ?

— Parfaitement.

— Alors, si cela ne vous dérange pas ?..

Harvey précéda l'étranger. Il ouvrait les volets, expliquait l'usage de chaque pièce. Le visiteur jetait un regard rapide sur l'ameublement modeste et suranné, sur la vue qu'offraient les fenêtres.

C'était un gentleman confortable, d'une quarantaine d'années. Il était grand, brun, le teint clair et la moustache preste. Il était vêtu d'un long manteau de voyage et coiffé d'un feutre élégant. Il écoutait courtoisement les copieuses explications du propriétaire, acquiesçait d'un signe de tête.

La visite s'acheva sans qu'il eût trahi son impression. Et brusquement, sur le seuil, il demanda :

— Vous ne voudriez pas vendre ?

Tempest Harvey sursauta. Il n'était pas préparé à pareille offre. Vendre la maison de famille !... En tout cas, il eût fallu, pour l'y décider, l'appât d'une forte somme. Il répondit prudemment :

— Mais... je n'y ai jamais pensé.

— Eh bien ! pensez-y, reprit l'étranger. Je vous l'achète, telle quelle, la clef en poche. Combien en voulez-vous ?

* * *

Harvey réfléchit. La maison était vieille, la tenture fanée, l'ameublement démodé. On réparait à l'économie, juste assez pour boucher les trous. L'ensemble ne valait pas cent mille francs. En vendant un bon prix, il pourrait acheter une villa plus vaste, mieux située, au goût du jour, et d'un meilleur rapport.

Restait l'ennui d'abandonner la demeure familiale... Mais ne s'en était-il pas détaché peu à peu ? N'habitait-il pas le pavillon depuis des années ? Et, soudain, il se décida :

— Deux cent mille francs...

Effrayé lui-même de son audace, il ajouta vite :

— Oh ! je ne tiens pas à vendre. Ce serait, pour moi, un véritable sacrifice...

Mais l'étranger ne l'écoutait plus :

— Soit, dit-il. Deux cent mille.

Il rentra dans la maison, tira son portefeuille, étala des bank-notes sur la table :

— Préparez l'acte.

Tout étonné, Harvey balbutia :

— Quand voulez-vous habiter ?

— Tout de suite.

— Mais je loge dans le pavillon au fond du jardin... Le temps de déménager...

— Vous pouvez y rester.

Harvey n'était pas au bout de ses surprises. L'étranger déjeuna dans la ville, revint l'après-midi avec une légère valise, puis disparut pendant deux jours. Le matin suivant, il se présenta devant l'ancien propriétaire :

— Une circonstance imprévue contrarie mes projets, dit-il. Je ne pourrai pas habiter cette maison d'ici longtemps. Je vous la revends. Combien m'en offrez-vous ?

Harvey s'égayait intérieurement. Ces Français, quelles giroquettes ! Déjà, il songeait à profiter de l'aubaine. Il rachèterait à bas prix et rentrerait dans la maison de ses ancêtres en réalisant un gros bénéfice. Mais il ne laissa rien paraître de ses espérances et leva des bras éplorés :

— J'ai déjà presque disposé de mes fonds. J'ai en vue une nouvelle villa, plus confortable, et qui doit me rapporter davantage.

Mais l'étranger répliqua en souriant :

— Allons, un logis familial ne se remplace pas. Saisissez l'occasion de rentrer dans le vôtre. Combien l'achetez-vous ?

Harvey risqua :

— Cent mille.

— Soit. Voici la clef.

Le marché fut conclu et réglé sur l'heure. Jamais on ne revit l'étranger à Brighton.

Quant à Harvey, il rit encore de l'aventure. Voyez-vous cet original qui s'éprend d'une maison, s'en dégoûte dans les quarante-huit heures et la revend à moitié prix ? Le bon Anglais n'a pas compris. Mais qu'importe ! En deux jours, sans effort, n'a-t-il pas gagné cent mille francs ? Tous pareils, ces Français, de bons toqués...

* * *

Et voici maintenant l'autre face de l'histoire :

Le frivole Français était un antiquaire averti. Après un voyage d'affaires en Angleterre, il rentra en France par Brighton. En avance sur l'heure du bateau, il imagine, pour se distraire, de visiter des villas à louer.

La maison de Tempest Harvey le séduit par son aspect vieillot. Il sonne, il entre. Et, au premier étage, dans une petite chambre sacrifiée, il découvre sur la cheminée, deux vases admirables, Sèvres ancien, pâte tendre, monture de bronze ciselé par Caffieri...

Les très rares spécimens de cet art merveilleux sont avidement recherchés des amateurs. On en connaît le prix, comme celui d'une toile de maître ou d'un joyau. Encore arrive-t-il de trouver un exemplaire dépareillé. Mais dénicher la paire, voilà le vrai miracle !... Ces deux vases valent au bas mot un million...